

secondaire servant pour les équipages à l'époque de la grande vénerie pratiquée comme un art de vivre dans les forêts en bordure du domaine. Au milieu du parc, un miroir d'eau alimenté par plusieurs canaux captant des résurgences précédait une croix de Malte tracée avec des rosiers.

Quelques grondements sourds fracassaient le lointain. Le Che frappa le vantail droit à l'entrée sud du pavillon en manœuvrant le lourd heurtoir en fer forgé et attendit une réponse qui ne vint pas ; il se résolut à entrer. La baronne était là, assise dans une chayère moyenâgeuse, seul mobilier subsistant dans les lieux en plus des deux reproductions des esclaves de Michel-Ange, devant le chambranle de la monumentale cheminée et les grands landiers qui s'y trouvaient. Au mur, à sa droite, une imposante tapisserie aux mille-fleurs fabriquée sur les bords de Loire représentait une mélusine au milieu d'innombrables touffes colorées. La pièce était éclairée par un grand candélabre en fer forgé aux volutes impressionnantes dont les bougies avaient laissé place aux lampes à sodium. Dans la lueur diaphane un insecte battait des ailes, devenues invisibles en raison de la frénétique cadence ; il ressemblait à un petit cigare suspendu dans les airs. Les deux femelles barzoïs de la baronne, Hiska et Laïka, blanches avec de légères taches de couleur marron sur les épaules et au niveau des reins, reposaient à ses pieds.

Chaussée de bottes de cuir, la maîtresse des lieux avait revêtu un pantalon saumon et un corsage de satin du même ton parsemé de fines roses noires. Une veste de velours noir et une écharpe saumon faisant le tour du cou et rejetée sur l'épaule gauche complétaient l'ensemble et s'accordaient avec grâce à ses cheveux blond cendré.

Elle ne proposa pas au Che de s'asseoir car elle occupait le seul siège du pavillon ; du reste il sentait qu'elle ne voulait pas s'éterniser dans les lieux. Le Che, d'habitude si dominant, balbutia :

- Mais pourquoi ce rendez-vous ? Pourquoi ici et pas au château ?

La baronne se redressa et se raidit :

- Pourquoi ? Mais vous êtes un danger pour ceux qui vous fréquentent. Au moins ici personne ne peut entendre notre conversation.

Puis :

- Dites-moi ce qui s'est passé pour ce Drouessard ? Tout le monde en parle à l'université dans des termes suspicieux et attentifs.

Après un raclement de gorge étonnamment mal assuré :

- Baronne, je suis comme vous, dans l'interrogation et l'inquiétude.
- Faut-il vous croire ? Je sais que je peux m'attendre à tout avec vous. Je suis informée de ce qui se passe, imaginez-vous ! Ce Drouessard s'occupait-il des échanges avec l'étranger et de ces étudiants fantômes dont vous m'avez parlé ?
- Vous êtes renseignée me dites-vous, par conséquent vous savez qu'il participait aux échanges avec l'Europe, la Chine et la sphère arabo-persique.....
- Oui je sais ! Je forme le vœu que son assassinat, qui en inquiète plus d'un, ne soit qu'une mauvaise coïncidence et que vous n'ayez rien à voir avec ces horribles circonstances.

Le Che avait l'air très mal à l'aise et essayait de garder une contenance. Il se doutait en venant ici, après bien des hésitations, que le caractère irascible de la baronne serait difficile à contenir. Mais le ton était fort et l'accusation formulée sans ambages. Il répliqua après un nouveau raclement de gorge :

- Mais moi aussi baronne, moi aussi, qu'allez-vous imaginer.... Je vous assure que je n'ai rien à voir avec cette disparition dont l'origine m'intrigue.

La baronne reprit :

- Tous ces chuchotements sur les faux diplômes dont vous m'avez parlé, ce meurtre... Je vous avais donné quinze jours pour régler cette mauvaise histoire et voilà que, ce délai largement dépassé, les choses empirent. Je vous ai prévenu : si le nom des De Brassac Des Essards est mêlé à cette histoire vous pouvez craindre les conséquences ! Ce serait une première depuis le calvinisme et la disparition d'un aïeul le 24 août 1572. Même la révolution de 1789 n'a pas terni notre blason.

Le Che :

- Mais il ne le sera pas. Le seul qui parlait de ce dossier délicat pour nous est passé de vie à trépas.

La baronne, sur un ton d'agacement :

- Enfin un de mes amis collaborant avec les renseignements généraux a été nettement moins rassurant que vous !

Le Che restait imperturbable mais intérieurement une inquiétude sourde montait : il y avait donc des tiers informés des soupçons de cet imbécile de Drouessard. Que celui-ci les rumine en enfer désormais !

- Non, non, tout ça est nécessairement exagéré et retombera comme un soufflé.

La baronne termina :

- En attendant je préfère assurer ma protection. Je viendrai un soir, lorsqu'il n'y a plus personne à la commanderie, récupérer certains documents que nous avons échangés dans le cadre de ces financements de la fondation. Vous voyez ce à quoi je fais allusion. Faites-moi signe pour une date. Et d'ici là, au lieu de jouer au dictateur dans ce petit costume étriqué qui vous va si mal, essayez donc de résoudre ce problème et de laisser en paix les acteurs de l'université qui n'en peuvent plus de votre gouvernance, harcelante pour les personnes et désastreuse à terme pour les honorables facultés de Leistan.

Elle ajouta encore en se levant :

- Je vous le dis très clairement et abruptement, c'est ce que l'on pense au rectorat et à la préfecture. Et dans la société civile !

Le Che avait accusé le coup sans trop se décontenancer mais il bouillait intérieurement. De quoi se mêlait cette baronne au lieu de se comporter comme son opulence et son rang l'exigeaient ? Et puis probablement c'était juste

un peu d'audace pour l'intimider. Quelles preuves avait-elle données ? Aucune. Son discours était creux et sans éléments factuels.

Elle lui tendait la main et s'approchait de la grande porte de sortie du pavillon de chasse alors que les deux barzoïs s'étaient rapidement levés et la précédaient déjà. Il voulut en vain amorcer un baisemain.

- Bonsoir baronne.
- Bonsoir président !

Le Che repartait alors que l'orage s'était déjà éloigné prestement. Il avait laissé la place dans un ciel abricot qui se pâme et s'éteint à quelques ballerines stratosphériques vêtues d'organza mauve.

CHAPITRE XIII

La menace

L'été était venu et avait assoupi l'université de Leistan dans une nouvelle léthargie de plus de deux mois. J'avais revu Latifa très régulièrement et cet adultère qui s'installait avait compliqué ma vie et singulièrement ralenti mes travaux de recherche en littérature médiévale. Ma vie familiale s'était effilochée et, maintenant que nous étions seuls sans nos deux enfants, ma femme interprétait cette absence de complicité comme une conséquence de l'âge qui s'avance inexorablement. Sophie avait elle-même une vie très indépendante et remplie mais je la devinais un peu inquiète. Certains couples sont fusionnels et envisagent sans ciller la rétrogradation et la déchéance dans un soutien mutuel ; nous non ; nous vivions notre lointaine histoire comme usée jusqu'à la corde et l'autre se résumait à présent à une image holographique diaphane. Le prétexte des congrès me permettait de fuir Leistan en compagnie de Latifa pour un week-end à Londres ou à Rome. Au terme de chaque périple une attente fébrile de la prochaine escapade renaissait en me taraudant un peu plus.

En cette deuxième quinzaine d'août, j'avançais à nouveau cette excuse et m'envolais en compagnie de Latifa pour le

Maroc. Nous faisons escale à Marrakech avant de poursuivre vers une médina de la côte. Ce soir nous étions à la nuit tombée, après le passage du vent rouge et brûlant provenant du Sahara, sur la place Jemaa el-Fna à la faveur de la nuit et d'une fraîcheur apaisante. Aux portes du souk, une foule bigarrée se pressait autour de nous ; des commerçants ambulants, des presseurs d'oranges, des montreurs de singes, des charmeurs de crotales aux crochets sectionnés, un hirudiniculteur assurant des traitements médicaux ancestraux, des gigolos de quinze ans à la recherche de touristes s'animait dans cet immense espace public dédié à la fête et aux rencontres. Mais Latifa était resplendissante et je ne voyais qu'elle. Elle portait hauts et fermes ses seins dans une robe occidentale très moulante et échancrée. Deux femmes vêtues d'un niqab passaient près de nous avec un regard sans doute noir et réprobateur derrière leur grillage alors qu'un imam psalmodiait l'appel à la prière du soir. Je proposais à Latifa de faire un tour en calèche et nous entreprîmes un périple au milieu de la circulation en direction de la grande mosquée Koutoubia. Le pauvre cheval qui tirait la calèche portait un bonnet de course avec des œillères pour ne pas être effrayé par les véhicules passant au ras. C'était un miracle qu'il n'y ait aucun accrochage mais notre attelage, comme ceux qui nous accompagnaient, se frayaient un chemin léger parmi tout ce trafic. A la faveur de l'obscurité je tenais Latifa dans mes bras et je voyais défiler les

lumières de la nuit et les murs rouges de Marrakech comme dans un lent mouvement de danse. Le regard de Latifa contemplait les étoiles, doucement éclairé par la torche latérale de la carriole et moi je contemplais les yeux de Latifa. Le conducteur de la carriole, qui espérait à l'évidence un pourboire, se retourna pour nous adresser un compliment que je n'entendis pas. Je remarquais simplement qu'il portait une moustache et était vêtu d'une djellaba bleue avec des surjets de la couleur de l'or.

Le lendemain nous partions pour Essaouira et nous logions dans un riad que Latifa connaissait bien, étant originaire de la ville nouvelle et ayant fréquenté la médina. L'ancien palais se trouvait sur la côte en bord de mer non loin de bâtiments de caractère aux arcs outrepassés et aux splendides moucharabiehs. Du côté sud on apercevait les anciens remparts et les gueules de canon avec de larges embouchures frappées aux emblèmes des fonderies espagnoles ; au nord, sur une plage assez difficile d'accès, un immense tas d'immondices et de plastiques, faisant suite à un bidonville assez glauque avec des bandes de gamins qui piottaient comme des moineaux, s'étalait jusqu'aux flots de l'océan atlantique. C'était cela aussi Essaouira, un contraste saisissant entre cette Saint-Malo africaine et la réalité d'une misère économique toquant aux portes du luxe. Nous passions des après-midi sur la terrasse à lire, écouter de la musique et contempler

l'océan. Les fraîcheurs des Alizées donnaient au climat local une douceur toute particulière et je bronçais avec une vitesse qui bientôt serait incompatible avec la tenue du congrès prétexté. Latifa était allongée près de moi et j'écoutais Aznavour chanter « Emmenez-moi » dans un casque en contemplant le large et des flots d'écumes brassés depuis l'infini de l'horizon au cœur d'une très forte nitescence. Spontanément je me mis à fredonner :

« Emmenez-moi au bout de la terre

Emmenez-moi au pays des merveilles

Il me semble que la misère

Serait moins pénible au soleil... »

Je vis Latifa me prendre le bras et partir d'un éclat de rire. Je quittai le casque et elle me dit :

- Mais oui, bien sûr que je t'emmène. Tu en doutes ?
Puis elle m'embrassa avec passion.

Ces quatre jours passèrent trop vite et il fallut bientôt rentrer à Leistan. Nous arrivâmes à Orly épuisés et muets, concentrés comme des gens qui doivent faire face à une adversité sourde et conscients des difficiles combats à venir. Une nouvelle année universitaire démarrait bientôt et un pressentiment m'indiquait qu'elle comporterait de nombreuses difficultés. Je sentais Latifa aussi amoureuse

que moi mais je la devinais tendue et préoccupée. Je pensais qu'il y avait des raisons à cela mais m'efforçais de ne pas le montrer. Pourtant mon angoisse était très perceptible sur la suite de ce voyage au Maroc, sur la séparation d'avec ma femme que j'envisageais désormais chaque jour avec plus de force. Mais qui n'a jamais mesuré tout l'orgueil masculin ! Au fond de moi je n'en menais pas large et j'essayais de régler mes comptes et mes contradictions sur les échanges de promesses judéo-chrétiennes d'appartenance et d'amour pour la vie avec celle que j'avais un jour épousée.

Une réunion du bureau des vice-présidents venait de se tenir un lundi matin de septembre. Le Che était revenu de vacances égal à lui-même, exécration, autoritaire, manipulateur. Il avait, comme à chaque fois qu'il cherchait des mots creux et des aphorismes, son guttural raclement de gorge toutes les trente secondes. Il occupait ainsi le temps pour se donner contenance et chercher la suite laborieuse de sa pensée linéaire et rabâchée. Il donnait de la sorte un signe de son pouvoir car personne d'autre n'eût été autorisé à un tic aussi pénible à subir pendant deux heures. Il parlait en l'espèce de la masse salariale avec, pour la nième fois, les mêmes poncifs et toujours les antennes psalmodiées de récurrente façon.

- Un professeur des universités qui part en retraite - *raclement de gorge* – c'est moins cent quarante mille

euros sur la masse salariale - *raclement de gorge appuyé* -. Il est remplacé par un ATER pendant un an, on tombe à quarante mille euros - *raclement de gorge suave* - ; l'année suivante un maître de conférences le remplace - *raclement de gorge* – qui n'est pas un professeur des universités de classe exceptionnelle en fin de carrière comme moi - *raclement de gorge puissant après avoir insisté sur « exceptionnelle »* – et ce n'est plus que quatre-vingts mille euros en moyenne - *raclement de gorge triomphal* - . Voilà c'est comme ça qu'il faut faire...- *raclement de gorge sentencieux* -.

Son propos finissait à plat comme très souvent mais l'assemblée aurait applaudi pour un peu. Une fois de plus je n'en pouvais plus de ce prêchi-prêcha si souvent ressassé. Puis soudainement, de manière impromptue, il nous annonça qu'il avait demandé le départ du directeur des services, que ce dernier avait obtenu avec une surprenante vélocité un détachement dans un ministère parisien. Il donnait l'impression de remplacer le mauvais fusible, responsable du premier exercice budgétaire déficitaire et du prochain qui ne s'annonçait guère meilleur derrière une embellie due à des artifices comptables de césure malmenée. L'annonce avait jeté un froid mais les membres présents, désormais mithridatisés, avaient déjà encaissé le nouveau diktat. La réunion prenait fin et je sortais de la

salle en restant un peu dans une petite cuisine attenante où nous prenions du café. A peine me trouvais-je invisible dans cette pièce que j'entendis Saint-Just se précipiter vers la porte de la salle de réunion et la refermer derrière moi. Lui seul avait cette capacité de trahison pour agir ainsi et je m'inquiétais du stratagème mis en place pour dire quoi et ourdir quelle manœuvre machiavélique ... Je partis tout de même car je ne voulais pas d'esclandre en revenant dans la salle et que j'étais lassé de cette réunion de deux heures. Et puis j'avais les idées ailleurs. Je descendis prestement l'escalier en oubliant très vite ces deux affreux personnages et leur commerce intellectuel louche.

Quinze jours plus tard, lors d'une même réunion, je sentis de la défiance de la part de Saint Just et il me lança quelques phrases assassines à plusieurs reprises. Un ver avait pénétré le fruit.

Quelques temps après, alors que je n'avais pas vu ni contacté Latifa depuis une semaine, je me hasardais à aller toquer à la porte de son bureau à un moment où je savais Saint Just à l'extérieur, essayant de représenter l'université dans une réunion avec le Secrétariat Général pour les Affaires Régionales. Un oui équivoque me répondit et je pénétrais à l'intérieur de la pièce. Je m'apprêtais à prendre des nouvelles de Latifa et lui dire que le silence de ces derniers jours m'avait beaucoup pesé. Elle me fit signe de

me taire en mettant son index droit devant ses lèvres sensuelles. Je ne comprenais pas. Elle entreprit :

- Très bien. Je vous ferai passer le dossier complété que vous m'apportez, après signature, en fin de journée.

Je me dis qu'elle m'invitait à sortir sans autre formalité et que je la verrais le soir même. Je sortis rapidement du bureau avec une sourde inquiétude.

L'après-midi le directeur des services prononçait son discours de départ, recevait les cadeaux traditionnels et offrait son pot d'adieu. Habituellement malhabile et empruntée à l'oral, elle avait rédigé un texte fin et plaisant, qu'elle émailla, avec beaucoup de subtilité oratoire, de réflexions personnelles et d'anecdotes savoureuses. Elle entama :

- J'ai organisé ce petit propos autour du *kan an diskan* puisé dans mes racines bretonnes.

Nous avons compris que le *kan* c'était elle, le *diskan* c'était le reste de l'université administrative et politique qui devait se contenter du contre-chant. Et elle glissait des messages subliminaux avec malice en dehors du texte écrit :

- Même pas peur ! Comme dit ma petite-fille Marine

Ou encore :

- Je me suis glissée dans la peau d'un enseignant chercheur dont le but ultime, jusqu'à *l'épuisement*, consiste en la recherche de la *vérité* et de l'exactitude de la pensée....

Elle avait insisté dans le ton sur *épuisement* et *vérité*. C'était très surprenant comme elle soufflait le chaud et le froid, avec cette raillerie en filigrane.

Elle nous dit encore :

- J'ai apporté avec moi une certaine *rudesse*, celle qui caractérise mon éducation et le milieu exigeant dont je suis issue, un peu quaker ou huguenot, qui constitue en quelque sorte la marque des grandes familles, mais j'ai trouvé en face la *brutalité*.

En martelant ce dernier mot. Cette brutalité, était-ce celle du Che, qu'elle donnait l'impression de quitter en parfaite complicité ou celle d'autres membres de l'équipe politique ? Il était impossible de le savoir tant le phrasé était sibyllin et d'une douce amertume empoisonnée. Le Che avait un rictus improbable et une expression inquiète. Dirait-elle un certain nombre de choses ? Non, il n'en fut rien. En tout cas nous en conclûmes que sa normalienne intelligence et son orgueil, voulant s'essayer au syllogisme, qualifiaient de *rudesse* ce qui était en réalité de la *brutalité*.

Mais j'étais bien trop inquiet de l'attitude de Latifa le matin et il me tardait de la rejoindre. Je sortais donc précipitamment de la salle après la coupe de champagne et les obligatoires toasts et petits fours du traditionnel faste universitaire qui cache souvent la grande misère. L'illusion est fréquemment un rempart de la citadelle intellectuelle, un hourd depuis lequel on jette les boulets et la poix bouillante sur les assiégeants.

Je prenais la direction du boulevard sud et arrivais chez Latifa. Pourvu qu'elle fût là.... Je n'avais pas osé l'appeler depuis le matin malgré l'envie pressante. Sa voiture était garée sur le parking de l'immeuble ; je gravissais rapidement l'escalier. En rentrant je la vis bouleversée et lui demandais ce que tout cela signifiait.

Elle entama :

- Voici une semaine je suis restée tard un soir pour faire du rangement dans le désordre administratif qui règne dans mon service. Je me trouvais dans le local des archives dans le couloir qui débute à gauche du palier d'entrée au bureau présidentiel. La porte était entrouverte et on ignorait ma présence en ces lieux. Alors que je classais des chemises, j'entendis le bureau présidentiel s'ouvrir et vis le Che en compagnie de Galiotte De Brassac qui s'y rendaient. Le Che parlait à voix basse mais la grande

bourgeoise avait le cheveu défait ; elle s'exprimait avec beaucoup d'énervement et un peu de force. Cela me permit de comprendre qu'elle ne voulait pas que son nom fût mêlé plus avant dans cette « sale histoire ». Elle évoquait le procureur ensuite mais je ne parvins pas à comprendre la fin. Puis elle reprit avec plus de véhémence : « Votre gestion est calamiteuse, vous avez de nombreux ennemis dans tous les camps en raison de votre management odieux. Même au ministère on souhaite votre départ, quel que soit le moyen, avant des soubresauts funestes et retentissants qui pourraient éclabousser jusqu'à Paris ». Elle dit encore « Méfiez-vous... » au moment où ils entrèrent dans le tambour conduisant au bureau présidentiel. Apeurée, j'attendais là un petit moment dans la réserve mais l'entretien ne dura pas très longtemps, pas plus de dix minutes. J'imagine l'entrevue :

- Baronne, votre bataille est picrocholine. Vous tremblez inutilement et tout va rentrer dans l'ordre.
- Cher président, les De Brassac Des Essards n'ont jamais tremblé et ça ne peut pas commencer aujourd'hui ; mais je ne veux pas traîner le nom de la longue lignée dans vos affaires obscures. Pourquoi ces besoins d'argent ? Pour acheter cet

hôtel particulier dans le quartier de la cathédrale ?

- Enfin baronne, je l'achète avec des économies amassées patiemment et un héritage de famille. Vous vous égarez.
- Ah... Dit-elle sur un ton doux et tendre. En attendant je suis ici pour récupérer les originaux de ces lettres de crédit rédigées afin de donner confiance à nos partenaires des émirats. Quelle imprudence de ma part.... redonnez-les moi.

Le Che se dirigea vers le placard mural aux portes de chêne à lourdes pentures et donna un tour de clef pour ouvrir la feuille de droite, non sans mal ; puis il appuya avec force sur le mentonnet à ressort et ouvrit l'autre feuille. Il sortit un dossier gris dont il tira une pochette contenant les documents aux parafes de la baronne et il la glissa dans une grande enveloppe de papier kraft. Il la lui remit et elle se leva pour sortir sans tarder.

- J'entendis l'ouverture des portes et vis la baronne s'extraire en premier comme un diable d'une boîte, l'allure martiale, un peu nerveuse. Sa coiffure était déstructurée et ses pommettes rouges ; sous son bras elle emportait une grande enveloppe qu'elle n'avait pas à son arrivée. Je la vis se retourner vers le Che avec un regard inhabituellement métallique ;

elle lui dit en lui serrant prestement la main : « Vous avez bien compris. Débrouillez-vous pour ne pas faire baigner le nom des Brassac des Essards dans votre marigot, sinon.... ». Elle descendait déjà les escaliers rapidement et je restais sans bouger jusqu'à ce que le bureau présidentiel se referme. Ce que je venais d'entendre confirmait ce que les éléments confidentiels du dossier laissaient supposer. Mais je me demandais ce qu'elle avait bien pu emporter dans cette enveloppe et quel accord secret avait été convenu entre ces deux-là. Je sortis rapidement du local des archives et rejoignis mon bureau. Je refermais tout rapidement lorsque Saint-Just arriva avec sa souplesse féline et son air comminatoire. Il me demanda :

- Mais que faites-vous ici ?
- Je répondis avec un peu d'embarras que je terminais du classement. Mais je perçus qu'il doutait et qu'il imaginait un autre scénario. Moi-même je me demandais s'il n'était pas dans le bureau présidentiel une demi-heure plus tôt. Je le saluais et partis prestement.

Elle me dit qu'elle craignait d'être épiée dans son bureau et qu'elle soupçonnait qu'une partie des discussions qui s'y tenaient ne gardent aucune confidentialité. Elle ajouta

qu'elle avait l'impression d'être contrôlée et surveillée depuis le début de l'affaire des faux diplômes, et surtout depuis cet épisode. Le dossier épineux mettait apparemment en cause des hommes puissants de l'étranger et des enjeux élevés. Saint Just lui avait retiré ce dossier concernant une erreur dans une liste de diplômés depuis le début de la semaine ; il avait ajouté qu'il n'y avait rien d'autre que du complot contre le Che, mais que ces manœuvres seraient prestement contrôlées et réduites. Une commission interne ad hoc avait été créée pour étouffer l'affaire avant qu'elle n'atteigne des cercles plus médiatiques et elle avait corrigé le procès-verbal ayant déclenché la suspicion. Enfin un des diplômés de la dernière promotion s'exprimait en interne sur l'affaire mais on s'occupait de lui...

C'est alors qu'elle me tendit un courrier reçu le matin. Il ne comportait pas de signature et dans un libellé très court mais menaçant disait ceci :

- Cessez de vous occuper de ce dossier de faux diplômes et quittez Leistan. Sinon les malheurs vous attendent.

Puis il ajoutait, parlant de moi :

- Oubliez Monsieur Merchadié, c'est un escroc. Il se trouve à vos côtés par intérêts. Il trempe dans cette

histoire de faux diplômes et perçoit des bakchichs !
Il déshonore l'Université.

- Quittez-le pendant qu'il est encore temps et partez.

La signature se composait d'un cercueil stylisé arborant une impressionnante croix noire. Puis il y avait un quatrain morbide de Baudelaire en post-scriptum, rédigé avec une écriture d'inspiration gothique :

Derrière les ennuis et les vastes chagrins

Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,

Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse

S'élancer vers les champs lumineux et sereins.

Extrait du contexte du poème « Elévation », il prenait une signification très particulière.

Elle était troublée, bien qu'incrédule, par cette mise en cause et la violence de la charge malsaine.

Malgré une pluie fine et tourbillonnante fouettée par un vent d'automne tiède et vigoureux, nous sortîmes nous promener pour échanger et desserrer cet étau. Il faut avoir reçu une lettre anonyme de cette nature une fois dans sa vie pour comprendre l'angoisse générée dans l'esprit et dans le cœur. Je laissais Latifa peu avant le dîner ; elle était peu loquace et assombrie. Moi aussi.

Cette même semaine je rentrais un matin, à onze heures à la Commanderie, après avoir organisé une réunion de services à la faculté de droit lorsque je tombais sur un attroupement autour du secrétariat de Saint Just. Un petit groupe s'affairait comme un escadron de polistes vibrant des ailes et rafraichissant le couvain pendant les canicules d'août avec l'eau rapportée à grand-peine.

Autour de Latifa se trouvaient plusieurs chefs de services de la commanderie. Elle était en larmes allongée sur le sol, en proie à un étourdissement. Bien que présente depuis peu de temps dans les lieux, c'était une femme déjà adorée par les agents proches d'elle. Une nouvelle et violente colère du Che s'était abattue sur elle tôt dans la matinée et elle avait fini par s'effondrer sous les attaques injustes. Evidemment les deux âmes damnées du Che qu'étaient le directeur des services en partance et la responsable des ressources humaines n'étaient pas là. Je vis en arrivant qu'on s'était interrogé sur le choix de reconduire la souffrante chez elle ou de faire appel aux pompiers. On avait opté pour le second et on attendait la prise en charge.

En voyant cela mon sang ne fit qu'un tour et je serrais les poings et les dents. J'avais pourtant beaucoup de mal, moi également, à rassembler mes idées ayant reçu le matin, dans un colis anonyme, trois lancettes à manche noir. J'étais malheureux en me penchant vers Latifa et je ne

pouvais pas lui manifester tout l'amour que j'éprouvais pour elle, surtout en cet instant. D'ailleurs je voyais ses traits tirés et son regard vide après ce malaise vagal qui l'avait terrassée. Je percevais son angoisse et la mienne en reflet dans ses yeux sombres. Qu'avait-on bien pu lui dire pour la mettre dans cet état ? Je lui pris une main entre les deux miennes et elle tourna un regard las dans ma direction, les prunelles brillantes dans les yeux en amandes avaient perdu leur éclat et je lui dis.

- C'est le Directeur de cabinet, c'est Saint Just, n'est-ce pas ?

Son regard triste sembla me dire que oui.

Je voulais essayer d'obtenir quelques informations complémentaires mais les pompiers arrivaient ; je la vis allongée sur une civière. Déjà le véhicule repartait de la cour d'honneur en éclairant les murs médiévaux de lumière bleue. J'avais les larmes aux yeux et la gorge douloureuse. Je pris mon élan sans réfléchir et me dirigeais vers Saint Just avec hargne ; j'entrai dans son bureau sans frapper. Il était occupé avec le conseiller juridique de l'université à préparer une de ces nombreuses commissions disciplinaires chargées de sanctionner les fraudes aux examens. Homme fade et sans personnalité, son interlocuteur du moment comprit à mon entrée fracassante qu'il fallait s'éclipser et rangea prestement ses

affaires en bredouillant qu'il reviendrait avec des éléments plus construits. Saint Just prenait un air offensé, il entreprit.

- Depuis quand entres tu dans mon bureau de cette façon, à la hussarde ?

Je répliquai.

- Que s'est-il passé avec Latifa ? Qui l'a mise dans cet état ? Réponds espèce de monstre !

Saint Just :

- D'abord je n'ai pas de compte à te rendre. Ensuite pourquoi es-tu aussi affecté par la situation de cette jeune femme ? Tu ne la connais même pas....
- Mais je me trompe.... C'est vrai que Galiotte De Brassac m'a rapporté qu'elle vous avait vus, enamourés aux « Dames de France ». Quelle bassesse....

Moi :

- Tu n'es vraiment qu'un être immonde. Qu'as-tu dit à Latifa ? Que lui as-tu fait ?

L'espace d'un instant, la constupration me traversa l'esprit, en raison du passé trouble de Saint Just.

Saint Just :